

BERTRAND DRÉCOURT



LES GUERRES INVISIBLES

Bertrand Drécourt

Les Guerres invisibles

© Bertrand Drécourt, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9986-9

Couverture : Téo Drécourt

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Merci à mes relecteurs Anne, John, Janaina, Marion, Baptiste, Douce, Élodie et Sophie.

1

Prologue

Le point de départ de tout ça, je m'en souviens très bien. Le lieu précis et l'année m'échappent, mais la scène est très claire dans mon esprit. Je devais probablement avoir sept ou huit ans, peut-être moins.

C'était à la plage. Une belle journée ensoleillée avec mes parents, leurs amis et les enfants de leurs amis. Une journée joyeuse, probablement remplie de jeux dans l'eau et dans le sable, et d'insouciance. Jusqu'à un certain point.

Que suis-alle chercher dans la voiture, je ne m'en souviens pas non plus. Ce dont je me rappelle par contre, c'est que les clés se sont retrouvées emprisonnées à l'intérieur. C'était bien avant la généralisation de la fermeture centralisée, chaque portière devait être verrouillée ou déverrouillée séparément. J'ai ouvert une des portières, et déposé la clé à l'intérieur, sur le siège. Après avoir trouvé ce que j'étais venu chercher, j'ai actionné le bouton de verrouillage intérieur, et claqué la porte. C'est là que j'ai réalisé ma bêtise.

De retour sur la plage, j'ai tout raconté, sans doute à ma mère car je craignais bien moins ses réactions que celles de mon père. Bien évidemment, ça n'est pas resté un secret bien longtemps, et nous nous sommes vite retrouvés autour de la voiture dans une panique totale. L'épisode a connu une fin heureuse, car par bonheur, l'un des amis de mes parents avait une technique infallible pour ouvrir une voiture verrouillée. La clé a pu être récupérée, et l'incident oublié. Mais pas pour tout le monde.

Dans l'intervalle, les petites phrases ont bien sûr été lâchées.

« Réfléchis un peu ! »

« Comment tu as pu faire une chose pareille ? »

Et, sous cette forme ou une autre : « On ne peut vraiment pas te faire confiance »

Je ne sais plus exactement de qui est venue cette affirmation, mais au lieu de glisser sur moi comme sur n'importe quel enfant de mon âge, elle a allumé un brasier. Cet incendie s'est propagé, a grandi et tout brûlé sur son passage pendant

les 40 années qui ont suivi. La pensée semée dans ma tête à cet instant précis était la suivante : non, on ne peut pas me faire confiance. Et bien pire encore, JE ne peux pas me faire confiance. Cette pensée est devenue conviction, et s'est enracinée en moi avec des conséquences dévastatrices.

2

Premières manifestations

Une fois semée, la graine a mis un certain temps à germer. Il lui a fallu attendre les doutes et les incertitudes de la préadolescence pour enfin bénéficier du terreau fertile nécessaire à son éclosion et son épanouissement. La classe de troisième, et la préparation du brevet des collèges, ont été le théâtre des premières manifestations de mes TOCs.

Je me souviens notamment d'une leçon d'histoire-géographie vers laquelle je me retournais inlassablement après avoir terminé tous mes devoirs. Je m'assurais de la réciter parfaitement, à la ponctuation près, comme une dictée. Et si je commettais la moindre erreur, je recommençais tout depuis le début. Ce premier rituel, qui s'est bien sûr généralisé ensuite aux autres leçons et matières, a étiré mes soirées, parfois jusqu'à minuit ou plus. M'entendant réciter à voix basse, ma mère se levait et venait me demander ce que je faisais. Au départ, je suppose qu'elle n'y a vu qu'une manifestation de mon sérieux de bon élève, qui me permettait d'ailleurs d'obtenir d'excellents résultats, les félicitations de mes professeurs, et le ressentiment des derniers de la classe. J'étais régulièrement la cible de moqueries et d'agressivité de la part de certains de mes camarades. Très timide et peu sûr de moi, j'étais une proie idéale et je me laissais marcher sur les pieds sans aucune résistance. Heureusement, j'avais également un cercle d'amis très proches, ce qui m'aidait à supporter la situation.

Le corps professoral a d'ailleurs très largement favorisé le phénomène. J'habitais dans un tout petit village du Gers, doté d'un modeste collège affublé d'un énorme complexe d'infériorité. Certains enseignants étaient obsédés par l'idée de faire briller leur établissement en prouvant que, même issu d'un petit bahut rural, un élève pouvait tracer son chemin vers l'excellence. Il fallait impérativement viser haut, pour montrer au monde entier que oui, l'égalité des chances existait. Un objectif plutôt noble, mais dévastateur pour un esprit fragile comme le mien. Ce précepte a été enfoncé à coups de marteau dans la tête de certains de mes copains, bien meilleurs élèves que moi, qui ont fini par se casser les dents à Math Sup quelques années plus tard.

En réalité, tout semblait encourager mon comportement. Au quotidien, je n'avais que des encouragements pour mes résultats, et donc la méthode qui me

permettait de les obtenir, quelle qu'elle soit. Je me rappelle d'ailleurs d'une scène à la supérette du village, qu'on appelait à l'époque « l'épicerie ». C'était une entreprise familiale, où tout le monde travaillait, de la grand-mère aux enfants. J'y étais allé en vélo m'acheter des stylos. Ce jour-là, c'était le père de famille, qui était aussi le gérant du magasin, qui officiait en caisse. Après avoir réglé mes achats, alors que je franchissais la porte, j'ai perçu sa conversation avec le client suivant. C'était quelque chose comme : « Ha celui-là, c'est une tronche ». Je ne peux pas nier que j'en retirais une certaine fierté, ce qui jetait encore plus d'huile sur le feu.

Au bout d'un certain temps, ma mère s'est aperçue qu'il y avait là un peu plus que le goût du travail bien fait. Elle a commencé à se faire du souci en voyant à quel point j'étais obsessionnel avec mon travail scolaire, et m'a notamment encouragé, voire contraint, à partir en voyage scolaire à Venise. J'avais au départ refusé car, dans mon esprit, c'était totalement incompatible avec la masse de travail que j'avais à accomplir. La réalité est que tous mes rituels avaient démesurément alourdi la charge mentale liée à ma scolarité, et que j'étais épuisé nerveusement. Ce voyage a été une soupape bienvenue, mais le TOC était déjà trop enraciné pour que je m'en débarrasse si facilement.

Mon père, à cause de son métier, était en mission à l'étranger très souvent. Il n'y a jamais eu de violence physique à mon égard, mais sur le plan psychologique c'était une tout autre affaire. Lorsqu'il était à la maison, l'atmosphère se durcissait considérablement. En bon pervers narcissique, il asseyait sa domination sur toute la famille à coups de brimades, de dénigrement et d'exigence. Je me rends compte aujourd'hui à quel point il a su faire en sorte que je me sente minuscule et totalement inadéquat pendant toute ma jeunesse, et encore maintenant. Ce rabaissement constant a également été un carburant de première importance pour mes TOCs, car j'étais déterminé à lui montrer que j'étais digne de lui.

Quoi qu'il en soit, en l'absence de ce père abusif, j'avais adopté une autre figure paternelle. Un des enseignants du collège, en l'occurrence mon professeur principal, était une figure rassurante, à la carrure imposante et au regard azur. Sa voix grave et douce était apaisante, il m'encourageait énormément dans mon travail et j'avais confiance en lui. Poussé à bout par mes séances de révision obsessionnelles et interminables, je m'étais mis en tête de lui parler. Je me suis livré à lui en toute sincérité, espérant qu'il allait m'aider à canaliser ma peur de

l'échec pour enfin me libérer de ce poids. Malheureusement le résultat n'a pas du tout été celui que j'espérais. Aveuglé par son ambition par procuration, il m'a simplement répondu que, quelle que fût ma méthode, c'était la bonne, et qu'il ne fallait pas que j'en change. Ma confiance en cet homme a été foudroyée sur place à cet instant, et je me suis retrouvé tout seul. La voie était libre pour que la bête continue à grandir en moi, et prenne entièrement possession des lieux.

3

Obsession

Quelques années plus tard, à mon entrée au lycée, quelque chose de merveilleux s'est produit : je suis tombé amoureux pour la première fois. Cet événement a eu les répercussions auxquelles on est en droit de s'attendre sur un adolescent en proie à un feu d'artifice hormonal : je me suis quelque peu désintéressé de l'école. Pas au point d'avoir de mauvais résultats, mais plutôt de basculer dans le camp des « moyens ». Ce revirement ne m'a posé aucun problème de conscience, et m'a surtout permis d'évacuer mon tout premier TOC. Les séances de révision obsessionnelles se sont vaporisées, mais le schéma mental, lui, est resté.

C'est à ce moment que mes premières pensées intrusives se sont manifestées.

J'idéalisais énormément ce premier amour, qui a duré 3 ans. Mes sentiments étaient très forts, et je tenais absolument à ce qu'ils soient immaculés, exempts de tout défaut. Malgré moi, mes pensées se sont mises à tester mes sentiments. Cette fille que je venais de croiser m'avait plu : cela voulait-il dire que j'avais commis une infidélité ? Si elle rebroussait chemin et venait m'aborder, est-ce que j'allais me laisser faire ? Etais-je encore digne de l'amour idéal que j'avais la chance inouïe de vivre ? Est-ce que j'allais tout gâcher en commettant quelque chose d'irréparable, ou pire, tomber amoureux de quelqu'un d'autre ?

Les racines de ces pensées, je le sais aujourd'hui, sont à chercher du côté de mon père. Son intransigeance m'avait inculqué bien malgré moi un goût immodéré et malsain pour la perfection. Mais très paradoxalement, c'est surtout son attitude vis-à-vis de son couple, et des femmes en particulier, qui a attisé ce feu qui n'allait pas tarder à être dévorant. Je savais que mon père était infidèle. Loin de la maison une grande partie de l'année, il avait tendance à ne pas censurer ses pulsions. Et moi, je ne voulais pas être comme ça. Je voulais être pur, m'offrir entièrement, être irréprochable dans mon sentiment. Cette volonté est vite devenue une obsession et une véritable torture mentale. Tout était prétexte à une séance de supplices intérieurs : je décortiquais et intellectualisais la moindre de mes pensées, me culpabilisant et m'accablant de tous les vices. Très vite, je n'ai même plus eu besoin d'un quelconque stimulus. Le doute, les remises en question, les questionnements douloureux étaient systématiques, sans